

24 heures de la vie d'un prof

Claudie Asselain-Missenard

Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé serait purement fortuite.

Huit heures du mat'

Pleine d'enthousiasme, je me suis sortie du lit de bonne heure pour pouvoir tirer à temps le devoir des troisièmes. Manque de pot, depuis que le plan Vigipirate est activé couleur rose, la porte du bahut est verrouillée, la gardienne est dans les étages et je poireaute dehors dans un petit matin livide et froid. Passe l'intendante qui a les clés : je rentre dans l'antre à l'odeur familière, bien calme car les fauves sont pour le moment exfermés.

Je me rue sur la photocopieuse. Bourrage : un collègue indélicat a abandonné hier soir l'engin à son triste sort après l'avoir mis en panne. Je m'y colle. Me voilà à quatre pattes, entrain de sortir un à un tous les tiroirs pour

chercher la feuille fautive. La voilà ! Mais la bête n'est toujours pas satisfaite. Il y en a une autre quelque part, là, dans les profondeurs. Zut, j'ai touché là où il ne fallait pas et me voilà les doigts noirs de toner pour la journée. Qu'importe ! Le bourrage est vaincu et je peux commen-cer mon tirage. Stop ! Plus de papier. Je vais affronter l'intendante (celle qui m'a si gentiment donné accès à mon lieu de travail il y a une demi-heure). Elle me regarde comme si, son papier, c'est moi qui le mangeais, et me délivre à regret une ramette neuve. Je mets cette dernière en place, mais ça sonne, voilà les chères têtes blondes et avec tout ça, je suis en retard.



Premières heures de cours

Ils dorment. Moi aussi, du reste, épuisée par ce premier combat. Dans la tiédeur de la salle règne un calme de matin d'hiver. Il semble que les pourtant magnifiques propriétés des rapports trigonométriques n'aient pas vocation à réveiller les foules.



Récréation

La salle des profs est une ruche qui bruisse de murmures en tous genres. J'ai des tas de choses à faire : voir la collègue d'anglais pour la sortie avec les sixièmes la semaine prochaine, réclamer ses notes au prof de techno qui ne me les a toujours pas données à trois jours du conseil, demander au Principal s'il a des nouvelles pour la subvention du foyer socio-éducatif. Mais je suis arrêtée dans ma course par la collègue de français. Je recueille le cahier de doléances. Les troisièmes dont je suis le prof principal ne font que des bêtises. Par un mécanisme pervers, je me sens coupable. Le fait est que je reçois une engueulade nourrie. Hier « ils » sont arrivés avec dix minutes de retard, il y en avait neuf qui n'avaient pas fait la fiche de lecture (et probablement pas lu le livre), Thibaud a prétendu qu'il devait aller voir la CPE d'urgence et est sorti sans même demander quoi que ce soit et Sarah s'est installée sans livre ni cahier et a dormi toute l'heure avec la tête dans ses bras. Ca ne peut plus durer. Je sens bien qu'on attend de moi que je fasse

quelque chose, mais quoi ? Rien à dire sur le constat (les profs sont unanimes sur la classe), mais les moyens d'action sont faibles. Je promets une heure de vie de classe pour montrer que je ne traite pas le problème par le mépris, mais je n'y crois guère. Et ça re-sonne, je n'ai rien fait de ma check-list récréation.

En cours

Avec les quatrièmes, sur les puissances. Tiens, une heure d'état de grâce : ils sont calmes et réceptifs. Le dialogue se déroule harmonieusement. Il y en a toujours un pour dire la bêtise attendue et un autre pour la corriger. Les règles de calcul émergent de la classe, sans heurt. Je n'ai quasiment rien à faire. Et, quand ça sonne, ils disent

« déjà » ! Pourquoi donc les inspecteurs ne sont-ils jamais là quand il faut ?

Repas à la cantine

Plutôt calme. On a vite épuisé nos sujets de conversation quotidiens, les mauvais sujets et leurs derniers exploits, le nouveau, arrivé du collège voisin après conseil de discipline (personne ne sait au juste ce qu'il a fait, mais tout le monde croit savoir), le ménage qui n'est pas fait au premier étage depuis quatre jours, il y a deux agents malades et personne pour les remplacer. Les vacances sont encore un peu trop loin pour qu'on y pense. Je lancerais bien une petite provocation, pour animer le repas. Par exemple, la nécessaire redéfinition du service enseignant. La dernière fois, j'ai fait un tabac. Pour prendre un peu de bon temps, il suffit d'agiter ce genre de questions. Les deux credo de base « rien ne va dans la machine éducation » et « surtout ne rien changer » ressortent avec fracas, personne ne semble déceler la contradiction, tout le monde y va de ses convictions, on s'étripe. Les profs sont de grands enfants.

Parent d'élève

J'allais oublier la mère Machin. J'ai rendez-vous avec elle à 13 heures. Elle est connue pour être spécialement agressive et totalement aveugle aux difficultés profondes de sa fille. Il va falloir jouer de diplomatie. Oui, madame, elle est en perdition. Non, madame, elle ne suit pas et elle a des lacunes irrémédiables dans la plupart des matières. Non madame, avec le dossier qu'elle va avoir, elle risque fort de ne pas trouver de place en BEP sanitaire et social. Non, madame, à ce niveau, nous n'avons pas de structure d'aide à lui proposer. Et quand bien même nous en aurions une, il faudrait d'abord qu'elle nous montre elle-même un semblant de volonté d'être aidée. Et, madame, rappelez-vous, en sixième, vous avez refusé toute mise en place de solution alternative. Et en fin de cinquième, vous avez refusé le redoublement. Oui, elle est passé en troisième en appel à cause de son âge, mais l'étiquette « troisième » ne donne pas automatiquement les connaissances du niveau concerné. Et vous savez, madame, elle s'ennuie terriblement et devient bien désagréable avec les professeurs et les surveillants. Oui, madame, j'ai déjà trois rapports à son sujet depuis le début de l'année, pour insolence ou indiscipline. Et à la maison, elle est pareille ? Et le psy, dites-vous, ça n'a pas marché ? Elle y est allée trois fois, mais ça ne lui plaît pas et ça n'a rien changé. Oui, madame, c'est bien désolant, nous sommes bien démunis. Non madame, ce n'est pas la faute des professeurs. Ils font de leur mieux, madame, mais votre fille n'a aucune volonté d'y arriver, aucun projet, il est difficile de l'aider dans ces conditions. Oui madame, il faut prendre rendez-vous avec la conseillère d'orientation. Oui, madame, tous les renseignements sont dans le carnet de correspondance. Ah, elle n'a plus de carnet. C'est fâcheux. Bon, à bientôt, chère madame. Bon courage. La mère Machin semble plus désespérée qu'agressive. Je me sens mal.

Pause café

Un toc-toc discret à la porte de la salle des profs. Un groupe d'adolescentes me demande. Elles sont inquiètes pour leur copine Sylviane, qui leur parle sans arrêt de suicide et leur a dit avoir volé des somnifères dans l'armoire à pharmacie de sa grand-mère. Pas de panique. Sylviane est une fille intelligente et complètement désaxée. Elle est au cœur d'un conflit familial épouvantable. Mais elle est aussi très largement mythomane. Je remercie les filles et les félicite d'être venues m'en parler. Je file chez l'infirmière scolaire, dont, chance inespérée, c'est le jour de permanence. Elle est au courant du problème, doit voir Sylviane l'après-midi même et m'assure que l'adolescente est suivie et que le médecin scolaire est en contact avec son psychiatre. Je respire de savoir son problème traité par des gens plus compétents que moi.

Redémarrage

Nouvelle heure de cours. Je lutte victorieusement pour que Romain enlève sa casquette (combat facile) puis son blouson (déjà plus dur). Mais quand je lui demande un peu plus tard de passer au tableau, refus total. J'insiste. Il s'obstine. J'ai une fraction de seconde pour décider. Je lâche l'affaire. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, plus à perdre qu'à gagner dans l'affrontement. Je recule, j'envoie Simon au tableau. Je me sens lâche. A la fin de l'heure, je m'offre un petit speech en aparté avec Romain pour mettre les choses au point, sans doute histoire d'avoir le dernier mot. Je trouve la vie fatigante.

Les sixièmes reviennent du sport, excités comme des puces. Il y a eu un vol dans les vestiaires, Camille n'a plus son portable. Je prends ma voix de maîtresse, mais le retour au calme ne va pas de soi. Chantage à l'interro. Bon, la menace suffit. Ils sont encore petits. Tant mieux, je ne sautais pas de joie à l'idée d'un paquet de copies supplémentaire. Il y en a six qui n'ont pas de rapporteur. Sans compter celui qui en

avait un, mais cassé dans la trousse. Vous exagérez, on l'avait marqué dans les cahiers de texte. Nous voilà plongé dans les joies du maniement de cet instrument diabolique. Il est gradué dans tous les sens. On dirait qu'il cache exprès son centre. Il niche en son sein des graduations traîtresses qu'il ne faut surtout pas utiliser. Ça nous occupe. C'est nouveau. Ils sont contents. La conclusion est triste : nous ne naissons pas tous égaux devant le rapporteur. Certains ont pigé tout de suite. D'autres continuent à poser désespérément l'instrument partout sauf sur l'angle à mesurer.

Troisième mi-temps

Dix-sept heures, la journée n'est pas finie. Quelques copies à corriger, histoire de passer le temps. Ils avaient appris leurs définitions, c'est déjà ça. Mais les calculs, oh là là ! Tentative vaine : je suis d'une rare inefficacité car tout le monde papote autour et je mets évidemment mon grain de sel dans toutes les conversations. Du coup, je laisse du faux et je barre du juste. Le cœur n'y est pas.

Dix huit heures : conseil de classe. Le professeur principal mène le jeu tambour battant. On dirait qu'elle fait la course. Peut-être est-ce un pari ? Elle trépigne

quand les parents s'étendent longuement sur les absences de professeur non remplacées, et que les gamins réclament des frites à la cantine et du papier dans les toilettes. Le Principal élude poliment, souligne le triste manque de moyens, suggère de voir l'intendante pour les frites - le conseil de classe n'étant pas compétent en la matière - et signale que les derniers rouleaux mis en service ont hélas servi à boucher toute l'installation (du moins ceux qu'on n'a pas retrouvés en guirlande dans les arbres de la cour). On peut donc commencer sereinement à parler des élèves. Une heure plus tard, les problèmes ont été posés, différents éclairages ont été donnés, chacun s'est exprimé, on ne sait pas bien ce que vont devenir Margot et Sheila qui ne suivent vraiment pas du tout et font pourtant tant d'efforts, mais on a le sentiment du devoir accompli.

Et dans le noir du soir, je m'installe au volant, enfile ma casquette de chauffeur de taxi pour raccompagner la petite puce déléguée de classe qui ne va quand même pas rentrer toute seule chez elle par ce froid, et j'arrive enfin à la maison.

Les pieds dans les chaussons et un verre à la main, je pousse un soupir satisfait. Ah Dieu, qu'il est riche et varié, le plus beau métier du monde !

